

LES CIMETIÈRES DU JAPON

(Voir gravures)

C'est une curieuse et peu édifiante promenade que celle à travers les chemins tirés au cordeau d'un cimetière japonais. Là, comme ailleurs, pas d'égalité devant la mort.

Chacun suivant son rang, les richesses et l'importance des œuvres pieuses qu'il a pu fonder ou protéger pendant sa vie !

Détail particulier : C'est par l'altitude à laquelle se trouve un mausolée qu'on juge de l'importance du personnage dont il perpétue la mémoire. Aux pauvres, aux déshérités du sort, la terre plate ! Aux favoris du sort, les honneurs des terrasses qui vont s'étagant aux flancs des degrés par lesquels on accède au temple des aïeux ! A la plèbe, le petit édicule sans caractère, la cabane à toit de masure, souvent une simple borne ! A la gentry, le monument, non grand, —rien n'est grand au Japon,—mais orné, décoré à profusion, et surtout s'élevant à une hauteur respectable.

Chaque terrasse porte un numéro, qui va en montant, du sol au sommet des marches.

Celui qui a ses proches dans les bas chiffres ne jouit que d'une considération relative. Si ses morts sont à mi-côte, c'est un homme qui commence à compter dans la vie. S'ils reposent au plus près du ciel, c'est que tous les bonheurs terrestres l'accablent de leurs trésors.

Facile classification, que nous ne prendrons assurément pas pour modèle, mais qui, au Japon, forme l'une des bizarreries les plus caractéristiques de ce pays bizarre entre tous.

A. SVORODA.

MONDANITÉS

Les mœurs mondaines, comme toutes choses, ont bien changé.

Ce n'est pas que je veuille médire du temps présent, mais il me semble que ce n'est plus l'époque des salons, et qu'on ne perdrait rien à les supprimer.

Ils ne furent jamais si pleins, pourtant, jamais on ne tint autant aux relations, aux nombreuses relations.

Quel plaisir trouve-t-on encore à se fréquenter ? On ne cause plus... on n'en a pas le temps. Chacun de nous entre dans un salon avec la résolution d'y rester cinq minutes, de faire seulement acte de présence. On n'a qu'une idée, en sortir au plus tôt. Ne

faut-il pas paraître en dix autres presque à la même heure ? Et l'on n'est pas encore doué du don d'ubiquité. Dans ces conditions, "le monde" ne peut être ni agréable, ni profitable. Dans la solitude, on pourrait au moins forger son âme, on en apprendrait davantage.

Les salons ont eu leur utilité. Ils ont contribué à adoucir les manières, les cœurs. Les femmes des dix-septième et dix-huitième siècles, de la première moitié du dix-neuvième siècle, ont fait ce miracle, par le charme de leurs façons et de leurs conversations. Elles recevaient alors, cependant, une instruction assez élémentaire dans les couvents et les pensionnats. Mais elles s'instruisaient beaucoup, devenues jeunes femmes, à écouter attentivement les hommes qui les entouraient. Et ce qu'elles avaient appris de la sorte, c'était pour toujours, elles ne l'oubliaient plus.

Les jeunes filles d'aujourd'hui, pour passer l'examen du brevet simple, pour enlever le brevet supé-

rieur, étudient bien davantage en leur adolescence. Mais si, de par la situation, elles ne sont pas forcées de se servir de leur savoir, elles retiennent peu de choses de tant de connaissances acquises.

Très rapidement (les mères elles-mêmes le confessent), tout ce qu'on leur a enseigné s'envole de leur cerveau et, comme l'art de la conversation est mort, on ne retrouverait plus cette "élite intellectuelle féminine que possédait l'Europe entière, et dont il n'existe plus guère d'équivalent aujourd'hui. Tout tendit à la faire disparaître de la société, et la vie moderne, sans culture, sans loisirs, sans autres objectifs que des buts matériels, n'y a que trop bien réussi". C'est le vicomte de Spoelberch, l'historien de Balzac et de Mine de Hanska, qui porte ce jugement très juste.

Au temps dont il parle, les femmes, en fait de sport, ne se permettaient guère que l'équitation et n'y consacraient guère qu'une heure par jour. La vie n'était pas compliquée ; la mode, elle-même, qui restait stable, n'absorbait par les longs instants qu'il faut lui consacrer aujourd'hui.

Du moins, devrait-on renoncer aux visites qui sont bien la chose la plus sotte du monde, quand il s'agit du "fameux jour", et qui se résument à un défilé devant la maîtresse de maison.

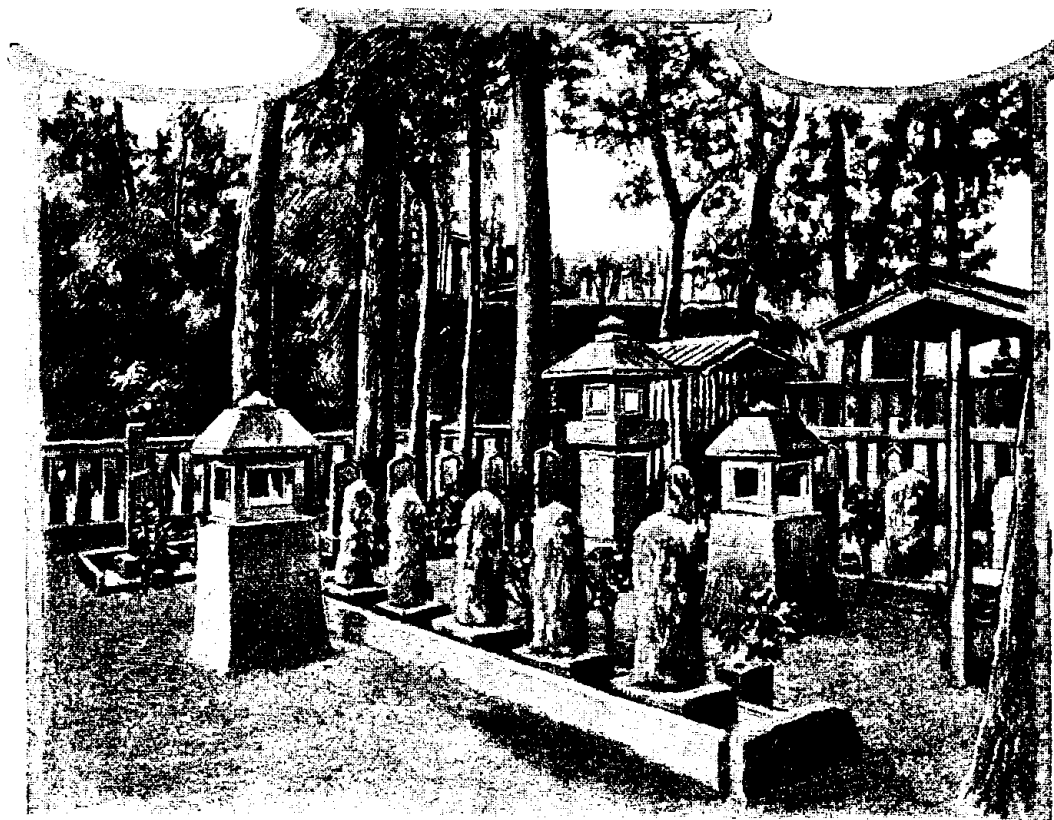
* * * *

Vous pouvez vous rendre compte de la nature des gens en écoutant leur rire. Ceux qui rient en A (Ah ! ah !) sont de caractère jovial, honnête, ouvert, ils sont fous de bruit et de mouvement. Ceux qui rient en E (Hé ! hé) sont flegmatiques et mélancoliques. Le rire I (Hi ! hi), qui est celui des enfants, s'il est conservé chez les grandes personnes, les taxes d'indécision, mais aussi de docilité et de modestie. Les personnes qui rient en O (Oh ! oh !) ont le cœur noble, l'âme brave, audacieuse. Mais celui qui rit en U (Hu ! hu !) n'a rien de génial et, de plus, il faut se méfier de lui.

* * * *

Pythagore disait à ses disciples : "N'écrivez jamais que sur des feuilles de mauve, symbole de la douceur." Cette métaphore nous enseigne à différer la réponse, l'envoi d'une lettre où nous avons à exprimer un mécontentement, des reproches. Les paroles écrites font bien plus d'impression que la voix, elles frappent la vue en même temps que le cerveau, elles prennent forme... Vous ne pouvez les corriger, les expliquer, les adoucir, les reprendre comme le dialogue.

ANN SEPH.



LES CIMETIÈRES DU JAPON



LES CIMETIÈRES DU JAPON